

Une fille dans la cabane ou : l'entre-deux maisons dans les contes populaires

Josiane Bru *

Re-située dans la problématique de mon travail qui consiste à classer des contes de tradition orale afin d'en continuer le Catalogue français¹, l'invitation de la Société d'Écologie Humaine à visiter les cabanes des contes populaires a attiré mon attention sur une évidence : quasiment absente du conte facétieux dans lequel elle n'apparaît qu'à titre anecdotique, la cabane est par contre un motif spécifique du conte merveilleux, un élément essentiel, caractéristique de son sens et de sa fonction.

Les contes merveilleux sont en effet des récits de passage, qui prennent le plus souvent la forme du voyage. Ils narrent une transition : le héros – l'héroïne – est un enfant, jeune homme ou jeune fille, qui part de la maison familiale. Par choix, pour gagner sa vie, faire son tour de France, voir du pays ou conquérir fortune et gloire, mais plutôt par nécessité, chassé (e) par la misère ou la mort des parents, pour fuir la persécution d'une marâtre... Ce personnage fragile mais déterminé entreprend ainsi un parcours semé d'embûches, des épreuves dont il triomphera grâce à des aides magiques, généralement des vieilles femmes, rencontrées au hasard d'un carrefour ou postées devant un abri de fortune, qui l'aident à progresser dans sa quête :

“il aperçut quand même une pauvre petite chaumière dans laquelle était une vieille fée. Il entra dans la petite cahute.

(...) voulez-vous me dire si je suis bientôt rendu chez le grand physicien du Monde ?

(...) Je ne le connais pas (...) je n'ai encore que cent ans, mais j'ai ma sœur qu'est là, un peu plus loin.” (Le Craver, 1999 : 105).

* Centre d'anthropologie (EHESS-UTM-UPS ; UMR 8555 du CNRS) 39 allées Jules Guesde, 31000 Toulouse.

¹ Conçu par Delarue et élaboré ensuite à Paris (MNATP et centre d'ethnologie française) par Marie-Louise Tenèze, ce chantier de longue haleine a été transféré à Toulouse il y a quelques années. Cinq volumes ont été publiés : Delarue et Tenèze 1964, Tenèze 1976, 1985 et 2000. C'est à eux que je renvoie lorsque je cite un numéro de conte-type inférieur à 1000.

La seconde, n'ayant que deux cents ans, ne peut-elle non plus le renseigner, mais elle l'envoie vers une troisième, si vieille qu'elle a de la mousse sur le dos. Celle-là lui indiquera le chemin.

Le passage par la cabane ou par une succession de cabanes peut être bref, juste le temps de se renseigner, d'obtenir une aide. Il peut aussi durer quelques jours, quelques semaines ou plusieurs années s'il s'agit d'y demeurer en paix. Le conte se termine quand le héros ou l'héroïne, ayant accompli son parcours, est passé à une autre étape de sa vie.

Parce qu'ils disent et opèrent un passage, on qualifie à juste titre les contes merveilleux d'initiatiques. De la même façon, dans les sociétés à initiation, jeunes gens ou jeunes filles changent de statut et de groupe social après des cérémonies particulières. Comme les plus beaux contes, les rites les plus spectaculaires sont ceux qui permettent d'accéder au mariage. Entre le moment où l'initié est séparé de son milieu et celui où il est intégré dans un nouveau groupe, il subit une période de marge qui prend souvent aussi l'allure d'un voyage et qui passe par la forêt. Il va y séjourner, soit brièvement dans une cabane sommaire, la hutte initiatique, soit, pour les garçons, pendant quelques mois ou quelques années dans l'imposante « maison des hommes ». Il y est comme mis entre parenthèses, à l'écart du temps social, hors de l'espace villageois².

Or, ainsi que le fait remarquer Geneviève Calame Griaule³, on grandit aussi dans les sociétés qui ne pratiquent pas de tels rites. Les différents âges de la vie, qui se disent dans les contes, se vivent plus discrètement au quotidien, dans les pratiques coutumières comme les jeux, qui sont aussi des lieux d'initiation. Ainsi « faire des cabanes », se constituer des refuges de différentes sortes, des postes de guet, des abris pour être entre soi, fait partie des activités enfantines de tout temps à la ville comme à la campagne.

Quelle qu'en soit la forme, le matériau, le lieu, c'est, dans les jeux et les souvenirs d'enfance, le terme générique de « cabane » qui prévaut pour désigner l'espace dans lequel on s'enferme pour jouer : un refuge loin des habitations, un plan de maison dessiné à la craie sur le sol, le dessous d'une table recouverte d'une nappe ou un coin de placard. De même dans le conte, pour nommer le lieu de la halte dans le parcours initiatique, les termes de hutte, abri, chaumière, mesure ou maison se substituent indifféremment dans une même phrase à celui de cabane : l'héroïne arrive « au milieu de la forêt dans laquelle s'élevait une *modeste cabane* recouverte de chaume (...) on voyait que la *maison* était habitée » (Cadic, 1998 : 50).

² Sur la cabane, la maison des hommes dans les sociétés dites archaïques et la maison dans les contes populaires cf. Propp, 1983 : 103-107 et 142-214.

³ Introduction à la journée « Le conte et son répertoire » organisée par l'association « La joie par les livres », Paris, M.N.A.T.P., 25 octobre 1997.

Les termes au fond importent peu. Il s'agit dans le conte d'une construction isolée, de préférence dans la forêt ou à sa limite, marquant le passage au domaine sauvage. La cabane des contes, comme celle des jeux, peut être déjà en place, attendant d'être habitée ou réinvestie. Elle peut aussi être construite de toutes pièces par les héros comme par les joueurs, à leur arrivée dans la forêt.

“Lévénès avait construit avec des pierres, des mottes de terres, de la mousse et des herbes sèches, un *abri*, une sorte de *hutte*, et, la nuit, ou quand il pleuvait, elle s'y retirait avec ses moutons.” (Luzel, 1996 : 124).

Mais l'on a rarement des précisions de ce type car le conte ne dit que l'essentiel. Abri temporaire pour exil et refuge, ou simple relais dans les parcours, la cabane est le plus souvent une “petite maison au milieu des bois” qui ne diffère pas de celle où le bûcheron vit avec sa nombreuse famille. Ce peut être une hutte, mais aussi un château, vide de ses habitants lorsque le ou les héros y arrivent et s'y installent parce que la table est mise et les lits faits. Même lorsqu'il s'agit d'un château dans lequel, à leur arrivée, tout est servi par des mains invisibles, il opère dans le récit comme une cabane ordinaire (Luzel, 1995 : 26). Quant aux cabanes sommaires dans lesquelles se trouvent les êtres fantastiques qui vont aider magiquement le héros, elles surgissent, comme leurs habitants, au moment utile, pour disparaître aussitôt après. Ce qui importe, ce qui fait sens, ce n'est donc pas le nom ou la dimension de l'abri, non plus que son confort, ou la durée du temps que l'on y passe, c'est l'isolement, la marge représentée par la forêt.

Le garçon dans l'arbre

L'arbre qui cache la forêt la représente toute, aussi un seul d'entre eux suffit-il aux garçons pour se retirer du monde le temps d'investir une nature rêvée et de briser ou mettre à distance, le temps d'un ensauvagement nécessaire et rituel, les liens avec l'univers familial.

Comme l'a montré Daniel Fabre, une grande période d'enfance des garçons est occupée par la conquête de l'air et du monde des oiseaux (Fabre, 1986 et 1988). Leurs exploits, leurs aventures, sont mis en perspective par le conte merveilleux sous la forme d'épreuves impossibles : s'emparer d'un nid au sommet d'une montagne de glace, se saisir d'un œuf de pigeon contenant l'âme séparée du géant, abattre une forêt avec des outils dérisoires... À la clé, il y a la main de la jeune fille, de la princesse, parangon des vertus féminines.

Ce qui joue encore une fois, c'est cette irréversible entrée dans l'âge adulte qui, dans le conte, est souvent figurée par l'accès à la royauté. Or les épreuves réelles que s'imposent entre eux et pour eux-mêmes les garçons qui investissent les hauteurs, leurs équipées loin des maisons, sont des errances, non des voyages, et ne mènent pas à ce moment essentiel concrétisé dans le conte par le mariage. Elles marquent seulement les échelons successifs de l'enfance à l'adolescence et au statut de jeune homme. Après quoi il faut quitter forêt et cabanes, car ce n'est pas de la solitude de l'arbre que l'on franchit directement le grand passage. Ainsi, dans le conte des deux voyageurs⁴ (Delarue et Tenèze, 1963 : 514-529), l'aveugle réfugié pour la nuit sur une branche après la trahison de son compagnon, apprend des bêtes sauvages rassemblés au-dessous des secrets qui lui permettront non seulement de recouvrer la vue mais aussi d'accéder à la richesse et aux honneurs. Dans certaines versions, il devient gendre du roi après avoir guéri la princesse, mais l'épisode est ici déplacé et factice : il n'arrive pas en fin de conte, comme son apogée et sa justification ainsi qu'il en est de règle dans les contes merveilleux "à mariage", mais est suivi d'un développement au cours duquel le destin punit la stratégie du méchant alors qu'il récompense la démarche spontanée de sa victime démunie et généreuse.

Les aventures du garçon dans l'arbre font l'objet du conte des Voleurs sous l'arbre⁵ (Aarne et Thompson, 1964 : 471), qui appartient au grand ensemble des récits facétieux et anecdotes dont le personnage emblématique est le niais. Il se combine de ce fait avec les autres mésaventures de Jean-le-sot qui, même en grandissant, reste hermétique à toutes les tentatives de sa mère de lui enseigner les comportements de base de la société villageoise. Le plus souvent veuve, parfois pauvre, elle tente de s'en faire aider et lui confie sans succès des tâches à l'extérieur de la maison, des achats à la foire par exemple. Mais il accumule les bévues au point qu'elle permute les tâches : il gardera la maison pendant qu'elle ira au dehors. Là, il commet tant de bêtises et de maladresses qu'il détruit leurs quelques biens. Les voilà réduits à quitter leur modeste ferme pour s'en aller mendier au loin. Jean "prend la porte", comme sa mère le lui a ordonné, mais il la prend au sens propre, en l'emportant sur son dos. Au soir, mère et fils arrivent dans un bois et se réfugient dans un arbre. Jean hisse la porte pour plus de sécurité. Dans la nuit, ils sont réveillés par des voleurs qui, installés au-dessous, préparent leur repas dans une marmite avant de partager leur butin. Ne pouvant se retenir, le garçon y fait ses besoins, du haut de l'arbre, sans alerter pour autant les brigands : ils ne s'avisent de ce qui tombent d'en haut que lorsque la lourde porte s'abat sur eux, alors ils prennent la fuite,

⁴ Intitulé aussi *Vérité et fausseté*, il s'agit du conte-type n°613.

⁵ Conte-type 1653 de la classification internationale.

laissant là leurs affaires. Riches de leur or abandonné, mère et fils peuvent retourner vivre dans leur maison. Ainsi doté, Jean se marie parfois mais reste sot. Asocial malgré son affabilité naturelle, il ne peut prendre place dans sa classe d'âge. La nuit dans l'arbre n'a opéré aucun changement et la présence de cette porte qui n'ouvre et ne ferme aucun espace souligne l'aberration : le dehors et le dedans sont pour le garçon niais la même chose car il ne sort pas du giron maternel. Il tourne en rond d'une mésaventure à l'autre sans qu'aucun événement n'impulse la moindre avancée sur cette droite ligne de la vie que décrivent les contes merveilleux.

Le haut et le bas

L'arbre est refuge à tous niveaux : le haut, celui des branches, qui s'oppose au bas, celui du tronc qui s'ouvre parfois comme une grotte, enserre entre ses racines ; le niveau des jeux de garçons et celui des jeux de jeunes filles⁶. Quittant les hauteurs des branches et feuillages hantés par les premiers, il nous faut donc redescendre sur terre pour nous attacher au pas de celles qui, ne devant ni siffler ni grimper sous peine de ne pas entrer dans le féminin, aménagent leurs refuges d'enfance au niveau du sol, des chemins tracés et des itinéraires.

Je me souviens d'avoir joué aux cabanes en colonie de vacances dans la montagne tarnaise à la fin des années cinquante, avec des filles de six à quinze ans. Nous réinvestissions chaque année deux cabanes taillées dans une haie épaisse. Il fallait le premier jour couper les branches et les ronces qui avaient poussé dans l'année, balayer le sol, redessiner l'entrée. L'intérieur de la plus grande était constitué d'un couloir menant à un espace plus vaste, nommé "salle du trône". L'une de nous était la princesse, les autres ses demoiselles d'honneur. Nous passions ensuite beaucoup de temps à confectionner des parures, des colliers en enfilant des "chèvres" c'est-à-dire les fruits du buis, ou des étoiles de feuilles fixées les unes aux autres par de fins bâtonnets, organisant ensuite parades et cérémonies. Nous vivions là une part du conte de fées, plus proche de l'attente du prince charmant que de la mise en ménage. Je n'ai rien retrouvé de cela dans les souvenirs de mes informatrices qui, au contraire ont décrit l'organisation de leurs cabanes sur le mode d'une vie domestique des plus conventionnelles. À travers l'utopie princière il s'agissait d'une expérience symétrique de celles des garçons, d'une mise en scène sociale sous sa forme perçue comme la plus codifiée, donc la plus noble. Les deux formes du jeu sont également un mime de l'ordre, de l'acceptation inconditionnelle des normes.

⁶ Une joueuse de rugby, informatrice d'Anne Saouter résume ce clivage implicitement admis : "Gamine, j'étais très garçon manqué. Quand ma mère me cherchait pour passer à table, elle ne me cherchait pas par terre mais dans les arbres" (Saouter, 2000 : 175).

C'est véritablement sur le modèle de la vie sociale, familiale et quasi généralement de la vie quotidienne, que s'organisent les jeux, dans les cabanes des petites filles, à la ville comme à la campagne. Que ces cabanes soient construites avec des planches et des tôles, qu'elles soient faites, entre des arbres, des ficelles tendues sur lesquelles on accroche des fougères, ou dessinées comme des marelles⁷, leur organisation n'a rien de sommaire. L'espace intérieur est lui-même divisé, cloisonné, organisé comme une maison et si ce n'est de façon tangible c'est au niveau du discours, des mots dont on nomme les lieux ou les objets fictifs : l'entrée, la cuisine, les chambres et les lits. Si l'on n'a pas suffisamment de ficelles pour y accrocher les "saches", les sacs de jute qui servent à faire de vraies cloisons, on les indique par des bâtons posés, ou des sillons creusés par terre. Un trait au sol suffit à structurer l'intérieur comme il a suffi à le démarquer de l'extérieur lorsque la "cabane" n'est qu'un plan, tracé à la craie sur le ciment d'une cour. Je ne peux à coup sûr affirmer que, si l'enfant s'isole aussi bien dans cette figuration minimale que dans une cabane construite, c'est en raison de l'accumulation des détails qui supportent l'imaginaire, mais il est étonnant de constater que les meubles même y sont indiqués avec une extrême précision. Comme si la densité de l'espace intérieur permettait de le démarquer de ce vide hostile qu'est l'extérieur.

Entre deux cabanes de même type, on trace des chemins, on s'invite à prendre le café, on entre, on sort, on se rend des visites fréquentes. On s'appelle "Monsieur" et "Madame" et l'on se traite avec cette déférence surannée qu'exigent, dans le conte, les fées déguisées en pauvresses. Imitant la vie et les échanges sociaux, le va-et-vient d'une cabane à l'autre constitue l'essentiel du jeu. Dans les cabanes plus élaborées, que les filles construisent et habitent à plusieurs, le mime se resserre sur la vie familiale. Les petites filles expérimentent le monde des adultes, répètent – au sens théâtral – les partages du masculin et du féminin de la façon la plus traditionnelle qui soit. Elles jouent à la dame, à la poupée, à papa maman en se répartissant les rôles masculins et féminins à moins qu'un de leurs frères n'accepte d'être de la partie. Un tout jeune enfant fait le bébé que le médecin vient ausculter. Sous couvert de jeu, on ose ainsi des gestes, des rapprochements, on mime maladroitement des liens amoureux du jeune couple avec enfant que sont toujours les acteurs principaux du jeu. Puis, sans que les modes de vie contemporains n'interfèrent en aucune façon, l'un part au travail, l'autre reste pour s'occuper de la maison⁸. Dans l'espace et le temps de la cabane, on met en jeu le monde des adultes, on met en scène en ce microcosme enfantin un "petit monde" dans lequel on s'enferme pour en expérimenter les diverses positions. Les cabanes au sol sont l'affaire des filles. Elles y jouent à avoir les pieds sur terre.

⁷ Assimilant à une demeure royale la dernière case, le "ciel" de la marelle, c'est-à-dire du jeu du palet, nous disions "jouer au palais".

L'initiation, qui opère la séparation du masculin et du féminin, se fait seul ou avec ceux de son sexe et de sa classe d'âge, elle ne se fait pas de la même façon pour les garçons et pour les filles. Pour les uns, l'épreuve de la virilité se réalise dans la conquête des lointains environnants, dans l'aventure et non la répétition, dans les jeux et non dans le travail. Pour les autres, l'initiation se fait à l'intérieur : à la puberté, on enferme les filles, il faut les "tenir". On les fait asseoir, tricoter, coudre. Elles intègrent dans cet isolement gestes et comportements "féminins". C'est dans la clôture qu'elles vont mûrir jusqu'au mariage.

La petite fille qui cherche ses frères

C'est dans cette initiation au féminin, dans l'isolement de la cabane et la proximité des frères, que j'exposerai à partir du conte-type 451, intitulé *La petite fille qui cherche ses frères* dans le catalogue français où sont répertoriées de nombreuses variantes que Marie-Louise Tenèze analyse du point de vue des relations familiales dans les "contes que structure la relation frère(s)/sœur(s)"⁹ (Tenèze, 1984 : 124). Geneviève Calame Griaule l'a également recueilli au Maghreb et en Afrique sous des formes proches (Calame Griaule G., 1987). La trame des versions européennes est la suivante :

Une famille a déjà plusieurs garçons quand la mère va accoucher une nouvelle fois. Pour des raisons diverses selon les versions, les frères décident de s'éloigner de la maison au moment de la naissance et de n'y revenir que si le sexe de l'enfant à naître correspond à leur attente. Dans tous les cas il s'agit d'une petite fille et les garçons s'éloignent définitivement : "Ils s'en allèrent bâtir une cabane dans une clairière, au milieu des bois" (Cadic, 1998 : 57). Les garçons sont évincés a priori, comme si la présence simultanée dans la même maisonnée de la petite fille et des garçons était impossible. La fillette vit seule avec ses parents et n'apprend leur existence que vers six ou sept ans environ. Elle entreprend alors de les retrouver avec l'aide de sa marraine, ou bien d'une vieille femme, une fée qui lui donne une boule, ou une pelote de laine qui la conduira vers eux.

⁸ Le jeune couple passe, dans les contes aussi, par l'étape de la cabane, durant une période d'exil, entre un premier mariage – quand le roi contrarié d'avoir donné sa fille à un héros peu reluisant – et le mariage en grande pompe de la fin – quand le héros est enfin admis comme gendre et successeur du roi (conte-type T. 313). Il en est de même pour la fille aux mains coupées (conte-type T. 706) et autres épouses persécutées bannies avec leur enfant pendant l'absence de leur époux qui s'installent dans une cabane dans la forêt. Ce stade de marge a son équivalent dans les rituels calendaires où les mariés de l'année restent du côté des jeunes gens alors que les jeunes mariés avec enfant passent dans un autre groupe que celui des acteurs directs du rituel.

⁹ Je cite plus particulièrement des textes recueillis dans l'ouest de l'hexagone, mais ce conte est présent dans tout le domaine français (Delarue et Tenèze, 1964 : 129-140).

Parvenue dans une cabane, une maison dans la forêt, elle entre, se cache, voit arriver un à un les garçons dont elle comprend qu'ils sont ses frères et les écoute évoquer leur vie. L'un d'eux, parfois le plus jeune reste pour préparer le repas¹⁰. Les autres sortent pour aller chasser – leur occupation favorite et souvent exclusive – ou pour vaquer à de durs travaux à l'extérieur : ils sont laboureurs, bûcherons, charpentiers... Lorsqu'ils rentrent, ils parlent de leur mode de vie sommaire, se plaignent de ne pas avoir chez eux une femme qui leur ferait la cuisine parce qu'en rentrant ils sont fatigués ou qu'ils prendraient ainsi plus de plaisir à chasser tous ensemble (Luzel, 1995 : 37). Ils évoquent aussi leur sœur dont la naissance les a exclus de la demeure familiale. Par l'intermédiaire de celui qui reste au logis le lendemain, celle-ci se fait reconnaître : “Ses frères furent heureux de la trouver si gentille, et elle demeura avec eux” (Sébillot, 1999 : 167). Ils lui assignent donc une fonction dans leur groupe : “Si tu veux rester avec nous, c'est toi qui feras notre soupe ; tu t'occuperas de nos affaires, nous serons plus heureux” (Massignon, 1954 : 179). Ces “affaires” sont bien sûr les activités d'intérieur qui traditionnellement incombent aux femmes : “Tu resteras avec nous, tu feras nos repas, tu laveras notre linge” ou encore “... tu balayeras le plancher et tu (leur) feras la soupe”. Mais la cuisine est la seule tâche invariablement dévolue à la petite fille, comme l'injonction de veiller sur le feu, centre lumineux de la vie de la fratrie, se trouve dans toutes les versions : “Nous ne t'imposons qu'une obligation, ne jamais laisser s'éteindre le feu de ce foyer” (Cadic, 1998 : 51-52).

Désormais cuisinière et ménagère, la fillette passe ses journées en compagnie du chat avec lequel elle a l'ordre de partager tout ce qu'elle mange. Mais un jour alors qu'elle a “grandi”¹¹, elle croque une noisette, sans lui en donner le moindre fragment et le chat pisse sur le feu par vengeance ; ou bien elle s'oublie en cueillant des poires et le lessif qui s'échappe inonde les flammes trop vives... Bien que prévenue du danger encouru, la voilà contrainte de demander des braises à la voisine dont le fils, un ogre, exige en contrepartie du service rendu de sucer tous les jours son sang à son petit doigt, par la chatière. Affaiblie, elle finit par avouer sa faute. Ses frères abattent l'ogre et l'enterrent. Sur la tombe poussent des plantes que la jeune fille cueille et prépare sans méfiance : des herbes, elle apprête une soupe, des fleurs elle fait une décoction. Saveurs et senteurs subtiles ont aussitôt sur cet univers rustique un effet aussi subversif que l'apparition du féminin dans un monde d'hommes : les garçons n'avaient jamais imaginé soupe si bonne, elle les enchante quand ils la mangent tout comme les transforme le contact des chemises parfumées, érotisées

¹⁰ L'expérimentation des rôles, pour les garçons dans la cabane du conte et pour les filles dans leurs cabanes de jeux est ainsi symétrique.

¹¹ Lucie Désidéri explicite cette acceptation populaire du mot “Grandir” est un terme (pudique) pour désigner la puberté des filles (Désidéri, 1997 : 25 note 6).

par le rinçage odorant. En mangeant la soupe ou en enfilant leurs vêtements, ils se métamorphosent en animaux : corbeaux ou cygnes (Grimm, 1967 : 61-67 n°9 et 278-283 n°49) aussitôt envolés, bœufs ou moutons formant autour d'elle un petit troupeau. Dans d'autres versions la magie opère sur le même registre lorsqu'ils utilisent des peignes qu'elle achète "pour les rendre beaux", sans savoir qu'ils étaient taillés dans les os du crâne de l'ogre. La cuisinière et laveuse changée en bergère doit désormais dans la journée quitter le foyer auquel elle était fixée pour les emmener paître aux alentours. Alors un gentilhomme, s'étant égaré à la chasse, la voit, en tombe amoureux et la convainc de le suivre chez sa mère. Elle accepte à condition de pouvoir, sans révéler son secret sous peine de les perdre à jamais, garder ses animaux auprès d'elle. Ils retrouveront généralement forme humaine au jour du mariage ou au baptême de son premier né puis fonderont eux-mêmes chacun une famille en se mariant dans l'entourage de leur beau-frère.

La jeune épouse, devenue mère, vivra un autre moment de marge dans un nouvel abri temporaire, puits ou creux d'un arbre, mais je n'aborderai pas ici ce second moment du conte¹². Nous laisserons à leur vie d'adultes les frères et la sœur : ils ont passé dans la cabane un temps, comme on traverse un espace sur lequel on ne revient pas, dont il ne sera plus question. Nous pouvons l'imaginer envahie par les ronces et les bêtes, rapidement dissoute par les intempéries. Il nous reste à comprendre ce qui s'y est passé.

Temps et lieu de passage

Durant les sept premières années dans la forêt, entre leur départ de la maison paternelle et l'arrivée de leur sœur, les frères vivent une vie de type communautaire, se chargeant l'un après l'autre du travail domestique réduit au strict minimum. La venue de la petite fille met de l'ordre en instaurant des clivages. En accomplissant seule, au-dedans, les travaux connotés au féminin, elle induit le regroupement des jeunes gens "comme un seul homme" à l'extérieur, là où se met en œuvre sans ambiguïté ni partage leur identité sexuelle dans des activités très viriles, travaux ou chasse. Les frères et la sœur sont, dans cet espace partagé, complémentaires et autosuffisants. Avec son environnement immédiat, maîtrisé par le petit groupe, la cabane est

¹² Configuration minimale de la cabane, l'arbre, refuge de la jeune fille est l'un de ces habitats transitoires par lesquels il faut passer pour accéder à un autre statut : Dans le conte-type T. 883A (Tenèze, 2000 : 65-67), *La fille innocente calomniée* se cache une première fois dans le tronc d'un charme, en sort pour épouser le fils du roi qui l'a découvert puis s'y blottit une seconde fois pour échapper aux serviteurs cupides de son mari. Elle réapparaît vêtue en soldat pour se faire reconnaître lors d'une veillée dans une auberge ou chacun raconte son histoire avant de prendre sa place légitime, dans la demeure de son époux. Chaque fois, le creux de l'arbre la sauve de la mort violente, elle en sort sous un aspect différent pour une nouvelle naissance.

un monde clos, isolé du monde et cet univers se figerait en cette quiétude si la vie ne continuait de toute façon, qu'on le veuille ou non, transformant les corps et faisant naître les désirs que certaines variantes du conte décrivent longuement sur le monde de la rêverie.

Devenue "grande et bien jolie", la jeune fille qui s'évade et s'ensauvage – ne fut-ce parfois qu'en esprit – néglige le devoir si bien appris et doit se tourner vers l'extérieur qui prend forme de monstre. L'image de l'ogre qui, derrière la porte d'entrée, suce son petit doigt, indique bien que le sang de la jeune fille ne peut être consommé dans la cabane mais s'écouler vers l'extérieur, que sa fécondité ne peut s'accomplir dans sa famille biologique¹³.

Peu après, ayant repris ses fonctions de gardienne et nourricière, sœur et mère à la fois en ce foyer qui n'est pas le sien, elle outrepassa les limites de sa charge et tombe dans l'excès inverse, elle « en rajoute », dirait-on familièrement. En leur faisant une soupe si bonne qu'ils n'en avaient jamais eu de pareille, en parfumant leurs chemises avec une décoction de fleurs ou en leur offrant des peignes pour les rendre beaux, elle flatte leur sens et les rend désirables. Elle induit dans leurs relations une dimension totalement transgressive, transformant – même si l'élément masculin est ici multiple – leur groupe en couple incestueux (Calame Griaule, 1987 : 250) et leur cabane en maison. La métamorphose des frères, leur désertion en animaux, empêche cet enfermement majeur. Elle en met à distance radicale les habitants des deux sexes le temps que la jeune fille, ayant trouvé époux à l'extérieur, s'en aille vivre ailleurs son destin de femmes¹⁴.

Le séjour dans la cabane, dans les contes comme dans les jeux et lors des cérémonies d'initiation, installe chacun dans son rôle et son sexe social en lui disant à quelle partie du monde il appartient. Ayant rejoint ses frères à l'âge où les enfants réels jouent aux cabanes, la petite fille du conte a expérimenté dans la proximité et complémentarité des sexes, mais c'est dans une maison, que la jeune fille devenue femme devra exercer les fonctions auxquelles elle s'y est initiée. La cabane, forme spatiale que prennent, dans les contes populaires, les haltes en cet itinéraire qu'est le cours de la vie, ne peut être que temporaire. La présence féminine, par la mutation visible et inévitable de l'enfant en jeune fille, réintroduit le temps en cette marge immobile et la détruit du même coup. Imposant l'instauration d'une nouvelle maison elle rappelle que la cabane est plus que tout autre lieu un séjour provisoire et le conte, le récit de ce passage.

¹³ Cf. les travaux de Nicole Belmont, qui relève en particulier cette façon – partagée par d'autres cultures – dont le conte dit en terme de beauté qu'une fille est nubile (Belmont, 1999 et séminaire EHESS).

¹⁴ La jeune fille est chargée de tisser dans toutes ses dimensions le tissu social selon la belle expression de Marie-Louise Tenèze : la chaîne, en tant que génitrice d'une nouvelle génération, mais aussi la trame, en assurant l'insertion sociale de ses frères et le maintien des relations de parenté (Tenèze, 1984 : 137).

BIBLIOGRAPHIE

- AARNE A. et THOMPSON S., 1961, *The types of the folktale. À classification and Bibliography*. Antti AARNE's Verzeichnis der Märchentypen, translated and Enlarged by Stith THOMPSON. Second Revision. Helsinki, « Folklore Fellows Communications » n°184.
- BELMONT N., 1999, *Poétique du conte. Essai sur le conte de tradition orale*. Paris, Gallimard.
- CADIC F., 1998, *Contes et légendes de Bretagne : Les contes populaires*. Tome second. Réunis et présentés par Fañch Postic. Rennes, Terre de Brume et P.U.R.
- CALAME GRIAULE G., 1987, « La jeune fille qui cherche ses frères » [1982]. In *Des cauris au marché, essais sur des contes africains*, Mémoires de la société des africanistes, 239-251.
- DELARUE P., 1957, *Le conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France et des pays de langue française d'outre mer : Canada, Louisiane, Îlots français des Etats-Unis, Antilles françaises, Haïti, Ile Maurice, La Réunion*. Tome premier [Contes merveilleux, première partie]. Paris, Erasmé. Nouvelle édition : Paris, Ed. G.-P. Maisonneuve et Larose, 1976.
- DELARUE P. et TENEZE M.-L., 1964, *Le conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France...* Tome deuxième [Contes merveilleux, deuxième partie]. Paris, Ed. G.-P. Maisonneuve et Larose.
- DESIDERI L., 1997, « L'épouse pétrifiée ». In *La griffe des légendes*. Corte, Musée de la Corse. Cahier d'Anthropologie n°5.
- FABRE D., 1986, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage ». *L'homme*, n°99, XXVI (3). 7-40.
- FABRE D., 1988, « Le maître et les oiseleurs ». Préface à PERBOSC A., *Le langage des bêtes : Mimologisme populaires d'Occitanie et de Catalogne*. Textes édités par Josiane Bru. Carcassonne-Toulouse, GARAE-Hésiode et Centre d'Anthropologie des sociétés rurales. 9-51.
- LE CRAVER J.-L., 1999, *Conte populaires de Plaine-Fougères. Répertoire Virginie Desgranges, période 1881-1886*. Mémoire en vue du diplôme de l'EHESS, ss. dir. de Nicole Belmont, Paris, 1999. Multigraphié. [Édition d'une section du MS Havard].
- LUZEL F.-M., 1995, *Les contes de Luzel. Contes retrouvés*. Tome premier. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. Rennes, P.U.R. et Terre de Brume.
- LUZEL F.-M., 1996, *Les contes de Luzel : Contes populaires de Basse-Bretagne*, tome III. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. Rennes, P.U.R. et Terre de Brume.
- MASSIGNON G., 1954, *Conte de l'ouest (Brière, Vendée, Angoumois)*. Paris, Erasmé, « Contes merveilleux des provinces de France ».
- PROPP V., 1983, *Les racines historiques du conte merveilleux*. Traduit du russe par Lise Gruel-Apert. Préface de Daniel Fabre et Jean-Claude Schmitt. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de sciences humaines ».
- SAOUTER A., 2000, « Être rugby. » *Jeux du masculin et du féminin*. Paris, Éditions de la M.S.H., Mission du Patrimoine ethnologique, « Ethnologie de la France ».
- SEBILLOT P., 1999 [1981], *Contes populaires de la Haute-Bretagne, 2^e série. Contes des paysans et des pêcheurs*. Édition présentée par Dominique Besançon. Rennes, Terre de Brume.
- TENEZE M.-L., 1984, « La famille dans les contes populaires : la relation du (des) frère (s) et de la sœur ». *Dialogue*, n°84, 124-138.
- TENEZE M.-L., avec la collaboration de Josiane Bru, 2000, *Le conte populaire français : Contes-nouvelles. Catalogue raisonné de versions de France et de pays de langue française d'outre-mer*. Tome quatrième, deuxième volume. Paris, Ed. du C.T.H.S., « Références de l'ethnologie ».

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

L'homme et la forêt tropicale, 1999

Cet ouvrage trouve son origine dans les XI^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine qui se sont déroulées les 25, 26 et 27 novembre 1999 à Perpignan. Elles ont été organisées avec la collaboration des organismes suivants :

- Direction de l'Environnement de la ville de Perpignan
- Équipe DESMID (Dynamiques Écologiques et Sociales en Milieu Deltaïque, CNRS-Université de la Méditerranée, Arles)
- IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, CNRS-Université de Provence, Aix-en-Provence)
- Laboratoire Population Environnement, Université de Provence, Marseille

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Case 71, Université Victor-Segalen/Bordeaux 2

146, rue Léo Saignat

33076 Bordeaux Cedex, France

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

Ces journées et l'édition de l'ouvrage ont bénéficié du soutien financier de la Ville de Perpignan, de la DRAC Languedoc-Roussillon et du Conseil Régional PACA.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

ISBN 2-9516778-1-2

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

**CABANES, CABANONS
ET
CAMPEMENTS**

**Formes sociales et rapports à la
nature en habitat temporaire**

Éditeurs scientifiques

Bernard Brun, Annie-Hélène Dufour, Bernard Picon,
Marie-Dominique Ribéreau-Gayon

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



2000

Contributions photographiques

| | |
|-------------|---|
| p.15 | B.Brun |
| p.34 | S.Sauzade |
| p.71 à 88 | M-D Ribéreau-Gayon |
| p.89 à 108 | J-P Loubes |
| p.123 à 132 | Y.Brugière |
| p.133 à 144 | C.Meynet |
| p.215 à 230 | L.Nicolas |
| p.231 à 242 | C.Claeys-Mekdade |
| p.257 à 268 | Musée des Arts et Traditions Populaires de Moyenne Provence, Draguignan M.Heller, G.Roucaute, Inventaire Général Collection C.E.M. |
| p.269 à 284 | J-M.Marconot |
| p.303 | B.Chérubini |
| p.337 | G.Lestage |

Les noms des auteurs des photographies couleur apparaissent dans les cahiers séparés :
après page 160 : M.Hladik, M-D. Ribéreau-Gayon, E.Dounias
après page 192 : H.Pagezy, Y.Poncet
après page 256 : A-H.Dufour, L.Nicolas, A.Acovitsióti
après page 320 : A.Dervieux

Photographie couverture (D.Baudot Laksine) : cabanon à Opio

Photographie quatrième de couverture (E.Dounias) : Hutte-grenier tikar en cours de construction à proximité d'un champ de maïs. Les 2 niveaux de la hutte sont bien visibles : lieu de résidence à l'entresol, grenier au second niveau. Cette construction perdure plusieurs années.